NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 N° 4 1949

Mauriac et la pierre d'achoppement

Raoul PLUS (s.j.)

p. 402 - 407

https://www.nrt.be/it/articoli/mauriac-et-la-pierre-d-achoppement-2740

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

MAURIAC ET LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

François Mauriac, dont les écrits ne laissent jamais indifférent, a publié, dans les premiers numéros de la Revue parisienne *La Table Ronde*, au cours de l'année 1948, un certain nombre d'articles portant comme titre général : *La pierre d'achoppement* (1).

Il commence par s'étonner de voir les incroyants adopter, en face du problème religieux, l'attitude dont souvent ils se font gloire : « Passer outre au mystère (du Christ), me paraît d'un esprit aussi inconséquent que le naufragé qui ne serait pas ému de voir sur le sable l'empreinte d'un pied humain... Avec quelle légèreté nos contemporains liquident *le fait du Christ*, décident de n'en pas tenir compte, s'en débarrassent sans examen et (sauf les spécialistes de la critique historique), supposant le problème résolu, laissent derrière eux cette croix dressée. »

Ce n'est pas l'incroyance que Mauriac trouve singulière ; c'est le peu de curiosité de l'incroyance vers les réalités qui se donnent comme apportant la lumière aux incroyants : « Ce dont je me scandalise, c'est du rejet, même à titre d'hypothèse, c'est de cette sécurité dans la négation... Je me scandalise de ce qu'ils ne se demandent jamais : *Et si c'était vrai pourtant ?...* Ils ne conviennent pas qu'ils ont contourné l'obstacle sans le réduire. »

Mauriac n'entend pas écrire pour les gagner. Il va se mettre *à l'intérieur* de son catholicisme et dire ce qui le choque dans la cathédrale imposante, ce qui est pour lui pierre d'achoppement, ce qui lui cause « une vénération irritée ».

Donc, il ne s'agit pas de désaffection ou d'irrespect. L'auteur affirme sa foi dans l'Eglise, son entière fidélité et son « indéfectible amour ». Déjà, dans *Commencement d'une vie*, il avait écrit, parlant de ceux qui, élevés dans le catholicisme, abandonnent : « Pour moi, j'appartiens à la race de ceux qui, nés dans le catholicisme, ont compris, à peine l'âge d'homme atteint, qu'ils ne pourraient s'en évader... Ils étaient dedans, ils y sont, ils y demeureront à jamais. Ils sont inondés de lumière. Ils savent que c'est vrai. »

La lumière ne l'a pas abandonné ni la certitude « que c'est vrai ». S'il parle aujourd'hui, — Mauriac, en 1949, a 64 ans — c'est qu'il souffre, dans son amour pour sa foi catholique, de ce qui lui semble imperfections regrettables, scories susceptibles de rendre cette foi moins attirante qu'elle pourrait et devrait être pour ceux qui sont *dehors*, moins attachante peut-être aussi pour ceux qui sont *dedans* ; et il essayera de fournir ses critiques en toute franchise certes, mais avec le maximum de bonne intention.

* * *

Notons d'avance que si telles ou telles des appréciations de Mauriac sont judicieuses, exactes, il en est d'autres sur lesquelles il faudra faire des réserves, qu'il corrige d'ailleurs lui-même parfois, qui reflètent son tempérament ou témoignent de sa formation.

Fils d'un père incrédule, Mauriac a reçu de sa mère, « catholique passionnée » mais dont la religion était plus sentimentale que raisonnée, une foi où il recherchait plutôt l'émotion que l'audace virile, une « dévotion sensible et

---

(1) N°s 1, 3, 4, 6 et 7. Revue mensuelle, 12, rue Tronchet, Paris, VIII°.

jouisseuse ». Un texte de son livre *Les Mains jointes,* écrit aux environs des années 25, alors qu'il était « un être vulnérable, ballotté à la surface de ce brillant et immonde Paris d'après la grande guerre », en fait foi. Au surplus, le collège catholique de Bordeaux où il fit ses études ne contribua pas, s'il faut l'en croire, à corriger ou à affermir ce christianisme insuffisant : « Nos maîtres... ne formaient pas des intelligences catholiques, mais des sentimentalités catholiques », a-t-il écrit dans *Commencement d'une vie.*

On comprend dès lors que, malgré ses sévérités pour ce christianisme où les raisons du cœur s'appuient insuffisamment sur les raisons de raison, Mauriac en ait gardé quelque chose. Comment expliquer, sinon par ce motif, les sévérités, à nul doute excessives, dont il témoigne pour les théologiens et les prédicateurs. Que les prédicateurs nous montrent le Christ par la splendeur de leur vie, rien de mieux ; mais qu'ils ne parlent pas ! « Un bon prêtre n'a rien à me dire : je le regarde et cela me suffit. La liturgie me suffit aussi, qui est une prédication silencieuse. L'Ordre religieux qui parle le mieux de Dieu, ce sont les Bénédictins parce qu'ils ne montent jamais en chaire... Que je plains les protestants dont le culte se ramène à la parole ! Sainte liturgie : seule prédication qui me touche et me persuade. Il n'est pas de prédicateur avec lequel, dès la troisième phrase, je ne me sente en désaccord » (2).

N'est-ce pas trop oublier qu'avec le devoir de l'exemple, le prêtre a aussi, et non moins rigoureuse, l'obligation de vaquer au *Ministerium verbi,* au ministère de la parole ; que la foi résulte non seulement de la vue, mais de l'ouïe : *Fides ex auditu* ? Mauriac n'en déclare pas moins : « Tout raisonnement théologique devient très vite une épreuve pour ma foi, alors qu'elle se nourrit de l'oraison des mystiques. Dès qu'on prétend m'apporter des preuves, je perds pied. » Il a beau se défendre de vouloir généraliser son cas, et affirmer, l'instant d'après : « Loin de moi de vouloir discréditer la connaissance rationnelle », le coup est porté et il manifeste à l'évidence l'action du tempérament sur le jugement.

Autre caractéristique : il y a en Mauriac des exigences jansénistes, il dira lui-même « une hérédité janséniste » ; non certes un Jansénisme de révolte, le Jansénisme seconde manière, celui qui a mérité les condamnations du Magistère ; le Jansénisme première manière, celui qui rêve, pour tous, d'un catholicisme sans compromissions ni faiblesses, à cent lieues des indulgences d'un Péguy se demandant ce que serait l'Eglise s'il n'y avait pas les pécheurs. Lui qui, dans ses romans, a décrit le péché, et l'on sait avec quelle verdeur et quelle acuité, il n'admet pas les faiblesses du chrétien, l'inadaptation qui se trouve chez la plupart d'entre nous, et il ne s'excepte pas du nombre, entre nos vies et la croix du Sauveur. « Le Christ, en termes clairs et réitérés, se détourne de ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, et n'accomplissent pas sa volonté : cette volonté que nous soyons crucifiés avec lui... Cette distance infinie entre la croix et la plupart des vies qui se proclament chrétiennes, n'est peut-être pas moindre chez beaucoup de personnes consacrées à Dieu. » Eh ! oui ; c'est évidemment le grand scandale, mais comment l'éviter ? Il faut vivre, hélas ! dans le relatif, et Notre-Seigneur qui nous a demandé d'« être parfaits comme le Père céleste est parfait », n'ignorait pas « ce qui est dans l'homme » et, à cause de cela, s'est montré, lui qui est venu « non

(2) Ceci n'est point dans *La pierre d'achoppement,* mais dans une *Lettre* au n° 12 de *La Table Ronde,* déc. 1948, p. 1996. — Ailleurs, T. R. 7, 1103, Mauriac sera sévère, et jusqu'à l'injustice, pour les Frères Prêcheurs, dont il n'ignore pas cependant que la devise est *Veritas,* et qui, par la parole et par la plume, militent si efficacement en faveur de la Vérité.

appeler les justes, mais les pécheurs », d'une indulgence inouïe pour ceux dont le courage n'allait pas jusqu'à pratiquer toute la loi.

Ajouterons-nous un dernier trait : Mauriac est un intellectuel et, sans donner au mot un sens péjoratif, un mandarin ; il n'est pas « peuple » ; il voudrait un catholicisme trop exclusivement pour gens cultivés ; d'où la sévérité que nous lui verrons témoigner pour les arguments un peu pauvres ou certaines dévotions populaires.

* * *

A la lumière de ces quelques remarques préalables, étudions maintenant les critiques de Mauriac. Les unes portent sur *l'Eglise* en général, d'autres sur *les gens d'Eglise,* d'autres encore sur *les laïques* et lui-même tout le premier.

Ses remarques sur *l'Eglise.* En s'insérant dans le temporel, ne s'est-elle pas trop « temporalisée » ? Parlant du « décor à l'italienne de la vieille Eglise mère », Mauriac se demande si l'on n'a pas trop flirté soit avec la richesse, soit avec les puissants de ce monde (3). « Notre Eglise est l'Eglise de la fin des temps ; elle n'a été condamnée à s'établir et à s'organiser que parce que le temps n'en finissait pas de finir. Le Christianisme, révolution absolue, renversement total (la mort du vieil homme, la croissance de l'homme nouveau) a dû s'adapter, transiger, entrer dans la sinistre farce d'un monde pour qui le Christ n'a pas voulu prier, échanger avec lui des ambassadeurs, entretenir des ministres, avoir ses gardes, ses palais, s'entourer de cet appareil suranné qui prête aux faciles diatribes... Il y a bien de l'idolâtrie chez ceux qui mettent l'infini dans ce périssable et qui, pour le sauvegarder, ne reculent devant aucune compromission avec les forces séculières. » Assurément, l'Eglise ne pouvait faire autrement que de se mêler au « siècle » : « Nous voyons mal comment elle eût pu se tenir en dehors du politique et du social, ne pas faire partie de l'histoire, ne pas s'y insérer. Seul un formidable séisme pourrait replacer visiblement l'Eglise sur le Golgotha où elle ne réside que mystiquement, et laisser apparaître enfin ce qu'une cristallisation millénaire de rites, de musiques, de fastes, recouvre et cache aux regards. »

Faut-il appeler de nos vœux ce séisme formidable ? Non certes, car « les temps de persécution déchaînent le crime et suscitent moins de martyrs que de renégats. » « Mais si l'horreur lui en devait être un jour imposée, il nous paraît évident que l'Eglise n'a rien à en redouter pour ce qui touche sinon à sa mission, du moins à sa fin surnaturelle, alors qu'elle aurait au contraire tout à craindre d'une prospérité matérielle étayée par la puissance militaire ou financière d'un grand empire. Les chrétiens me paraissent être les seuls, parmi les hommes, qui ont le droit de considérer sans frémir les suprêmes catastrophes... Le jour où les événements de l'histoire déchireraient, détruiraient cette frange brillante et ornée, comme le voile du Temple fut déchiré en deux après que le Sauveur eût poussé un grand cri, rien d'essentiel ne serait atteint dans l'Eglise, et au contraire, quelque chose d'essentiel, qui était étouffé sous ces apparences pompeuses, d'un seul coup se trouverait peut-être libéré. »

Mauriac rend hommage à ceux qui, dans l'Eglise, ont décidé ce que l'Eglise, dans son ensemble et sous son aspect humain, ne semble pas pouvoir faire, et ont renoncé à tout soutien temporel, pour vivre, individuellement, dans la pauvreté la plus complète, le détachement des choses de la terre.

---

(3) Le problème est repris et approfondi dans un N° de *Rencontres. Les trois tentations de l'Apostolat moderne,* de Duméry : est-il vrai qu'on ne peut rien faire si on n'a pas pour soi le pouvoir civil, l'argent, la facilité et l'abondance ?

« D'ores et déjà, qu'éclate ou non le séisme redouté, le « dispositif » de l'Eglise des derniers temps est en place : voici venir les jours du prêtre, homme pareil aux plus pauvres, vivant de leur vie, mêlé à eux, camarade, frère, exposé à toutes les tentations, livré, donné, coupé de toute apparence d'honneur humain, s'appuyant uniquement sur la grâce. »

Les reproches que Mauriac adresse aux *gens d'Eglise* sont les suivants : les prêtres usent en chaire d'arguments parfois insuffisants ; ils visent plus au nombre qu'à la qualité de leurs ouailles ; ils suggèrent parfois davantage des procédés que des pratiques ; ils exagèrent à l'occasion les obligations (par ex. en matière de vote) ; ils acceptent trop facilement certaines dévotions et le culte de certains saints plus que douteux.

Nous avons parlé des prédicateurs ; il est certain que plusieurs devraient soigner davantage la présentation humaine de la parole divine ; non seulement c'est insuffisamment charpenté, mais c'est, dans un trop grand nombre de cas, peu vivant : rien n'accroche, rien ne frappe ; « vaseline sacrée », disait irrévérencieusement Huysmans.

Sur la question « quantité ou qualité », tous ne sont pas d'accord : les uns voudraient ne reconnaître que les seuls vrais fidèles et ne baptiser, par exemple, que les enfants de familles solidement chrétiennes, n'enterrer à l'église que les pratiquants authentiques ; d'autres préfèrent s'en tenir à la parole de Notre-Seigneur : « Il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore. »

A propos du culte, Mauriac a raison d'abord de réclamer que soient mises au premier rang les dévotions essentielles, ensuite qu'à propos des saints l'on sépare nettement légende et histoire, et donc culte controuvé et existence authentique. Il est sévère et non sans raison pour « les béquilles de la fausse dévotion ». Tout de même son expression est dure : « La vieille Eglise, la mère poule aux ailes gonflées, sait bien que prolifère, sous ses plumes, toute une vermine : dévotions, superstitions, manies. »

Sachant qu'elle possède le culte par excellence, grâce à l'offrande eucharistique du Fils au Père qui est dans les cieux, elle se soucie peu, « la vieille Eglise mère, des parasites qui rongent le manteau de pourpre qu'au jour de son triomphe Constantin lui jeta sur les épaules ». Mauriac se corrige d'ailleurs aussitôt : « J'avais tort de parler de vermine : il faut entrer dans cette charité de l'Eglise qui condescend à la débilité humaine... Non, tout cela n'est pas si simple... »

L'écrivain de *La pierre d'achoppement* semble particulièrement hérissé lorsqu'il aborde le culte de la Sainte Vierge, ou plutôt la façon dont certains en parlent ou le pratiquent. Il en veut à « ces affirmations toutes gratuites lancées du haut de la chaire par des maniaques qui subtilisent sur les perfections et sur les privilèges de Marie, sans aucune preuve et sans autre raison que certaines convenances que découvrent ces cerveaux déformés dans les scolasticats. »

Il n'aime pas qu'on laisse entendre que le chemin pour atteindre Jésus est de passer obligatoirement par Marie ; et moins encore qu'un *Souvenez-vous* récité chaque soir donne la quasi-certitude du salut ; — ce qui assurément demande, pour être accepté, à être d'abord bien compris et intelligemment interprété (4). Il n'a point sympathisé aux initiatives du « Grand Retour », et, là encore il use d'expressions dures pour qualifier « les pieux barnums de la Sainte Eglise qui inventèrent cette tournée », quitte d'ailleurs, l'instant d'après, à reconnaître qu'à la piété des foules pareilles démonstrations peu-

(4) Ainsi que le faisait remarquer un prêtre, correspondant de l'auteur, fascicule 5 de *La Table Ronde*, mai 1948, p. 911.

vent être très bienfaisantes, « car le Christ n'est pas venu sauver seulement les hommes capables de le découvrir au bout d'un syllogisme, ou assez attentifs pour discerner sa voix au secret de leur pauvre cœur. »

Pour donner une idée de certaines exagérations de tels ou tels prédicateurs, Mauriac cite ce propos que l'abstention du vote avait été donnée par un prêtre comme pouvant atteindre à la matière grave. « Comme s'il pouvait y avoir la moindre faute devant Dieu à s'abstenir de voter. » N'est-ce point s'avancer un peu vite ? Telles ou telles abstentions, si elles étaient conscientes du mal qu'elles produisent, ne devraient-elles pas être considérées comme des crimes ? Un des lecteurs de *La Table Ronde* s'en est expliqué, victorieusement, semble-t-il, avec l'auteur. « Les juifs, devant Pilate, ont dû voter : Jésus ou Barabbas. Ce sont les abstentionnistes qui, comme Pilate se lavant les mains, ont causé la crucifixion. Ceux qui, aujourd'hui, aux élections, s'en lavent les mains, sont aussi coupables que Pilate ». C'est répondre de bonne encre (5).

Reste à dire un mot des critiques adressées aux *laïques* : elles tiennent en une ligne et nous y avons déjà fait allusion. C'est une insuffisante prise au sérieux des magnifiques exigences du Message évangélique.

Le reproche, Mauriac se l'adresse à lui-même, et avec une loyauté touchante. Il s'est posé en chrétien ; mais a-t-il vécu toujours en chrétien, c'est-à-dire avec le souci de s'adapter à la croix du Christ ? Il a peur que l'exemple de sa vie ne témoigne pas, autant qu'il devrait, en faveur du Maître. C'est au point, avoue-t-il, que s'il avait à recommencer sa vie, sa vie *telle qu'elle a été*, il mettrait autant de soin à dissimuler sa foi chrétienne qu'il s'est donné de mal pour la monter en épingle.

Laissons-lui la responsabilité de ce jugement sur lui-même. Il est certain que la grande Apologétique est l'Apologétique par la sainteté vivante. La vraie force de l'Eglise consiste dans la sainteté de ses membres, non seulement dans la sainteté reconnue officiellement et canonisée, mais dans la sainteté sous les dehors très ordinaires, de la sainteté qui « ne se manifeste par rien d'autre que par l'acceptation du devoir quotidien et de la quotidienne épreuve : sainteté qui s'ignore elle-même profondément, « petite voie » dont Thérèse de l'Enfant-Jésus a fait une doctrine et que beaucoup d'âmes suivent sans en connaître le nom. »

Si Mauriac est sévère pour le protestantisme-doctrine, il reconnaît qu'il y a chez des protestants-individus, comme aussi chez certains qui se refusent à toute croyance positive, de bien belles âmes qu'il n'hésite pas à préférer à tels et tels du « troupeau dévot qui garde férocement ses chaises à l'église » et dont l'étroitesse éloigne des hésitants, qui ne se sont pas rendus « parce qu'ils ont jugé de l'arbre par ses fruits blets ou plutôt n'ont su voir que cette végétation parasitaire de fausses dévotions qui le recouvre ». Il va jusqu'à dire : « Les plus belles âmes qu'il m'ait été donné de connaître..., je les ai rencontrées sur les confins de la libre pensée et de la foi, du Protestantisme et du Catholicisme, de l'humanisme rationaliste et de l'Evangile, peut-être parce qu'elles échappaient encore à la routine, aux déformations (d'une certaine) pratique, et qu'elles étaient déjà inondées de grâce... »

Et il félicite l'Eglise de paraître agréer de plus en plus « une religion dégagée, non certes des vieilles dévotions authentiques (comme par exemple celle des pèlerinages, demeuré si merveilleusement féconde), mais dégagée

(5) Dans une conférence à la Primatiale de Bordeaux en 1922, le P. Coulet montrait, chiffres en mains, que la plupart des « Lois infâmes » avaient passé en France grâce aux abstentionnistes (*L'Eglise et le Problème politique*, éd. Spes, 2e Cfce : *Le devoir des électeurs*, p. 65). — Cette remarque ne vaut pas pour la Belgique où le vote est obligatoire.

de toutes les formes basses de croyance... Il faut des outres neuves pour mettre le vin nouveau ; mais il en est d'anciennes dont on ne se lasse pas d'admirer l'éternelle nouveauté, et la liturgie catholique est de celles-là. »

Que sont d'ailleurs les imperfections ou déformations de fidèles maladroits « pour qui a pressenti, ne serait-ce qu'une heure, ce qu'est la paix du Christ ». Abus, complaisances, misères de la fausse dévotion ne sont même plus perceptibles. On est « trop reconnaissant à l'Eglise des grâces qui abondent en nous par tous les canaux qu'elle met à notre service, pour être attentif à ces vétilles. »

Observerons-nous, à propos de ces textes, la manière habile de l'auteur de corriger ses dires après les avoir exprimés. Il note ce qui lui semble prêter à critique et le trait s'enfonce en pleine chair ; puis il apporte le baume. La remarque a porté, souvent juste, nous l'avons dit, parfois exagérée ; mais, soucieux de la nuance, il ne veut pas donner l'impression d'un jugement hargneux et qui, sous prétexte de dénoncer la malfaçon ou l'étroitesse, manquerait de largeur. Ce qu'il veut dire, il entend qu'on le comprenne exactement.

Plusieurs fois, au cours de son étude, et encore à la dernière ligne de l'avant-dernier paragraphe, Mauriac laisse entendre qu'à son estime « les derniers temps » ne seraient plus très loin : « L'éternelle nouveauté du Christ, il appartient aux apôtres des derniers temps... » Qu'est-ce à dire ? Sommes-nous proches de la fin du monde ? Certains ne le pensent pas ; ils croient bien plutôt que le monde n'est encore qu'à son commencement ; nous serions des primitifs, nous serions des barbares ; l'Evangile vrai n'a pénétré nulle part ? Où voit-on que la charité entre les hommes, donnée comme l'âme du Message du Christ, soit en honneur ? Peut-être que dans dix mille ans on commencera à s'aimer sur terre ? On n'en a encore rien vu.

D'autres frappés, soit par le développement des moyens de destruction, soit par l'extension de la malice des hommes, estimeraient que le stade décrit par l'Apocalypse est atteint : le monde est proche de son terme. D'autres encore, tout en estimant que le monde est vieux, pensent que sa longévité peut durer encore un laps de temps considérable. Les « derniers temps » seraient commencés mais ne seraient pas proches de finir. Chacun peut croire à sa fantaisie ce qui lui plaît en ce domaine. Nul n'a le secret de l'avenir. L'avenir est à Dieu.

* * *

Les articles de Mauriac changeront-ils quelque chose dans le comportement de ceux qui doivent avoir à cœur, chefs ou simples fidèles, l'avenir humain de l'Eglise ? Ce serait beaucoup déjà s'ils aident à réfléchir quelques âmes de bonne volonté, assez maîtresses d'elles-mêmes pour dominer une impression d'agacement qui pourra leur venir ici ou là, assez compréhensives pour ne pas faire fi de remarques émanant d'une plume fine à la fois et très évidemment sympathique.

« Si une chose est prouvée aujourd'hui (et là résident notre consolation et notre espérance), écrit Mauriac vers la fin de sa pénétrante étude, c'est que le Message évangélique a gardé sur les cœurs toute sa puissance bouleversante. »

L'auteur des articles que nous avons trop brièvement résumés s'estimerait sans doute récompensé au delà de ses espérances, si, grâce à ses observations faites en toute charité et avec une audace d'où n'est exclue ni la clairvoyance ni l'humilité, la puissance bouleversante du Message évangélique se trouvait pratiquement accrue.

Lille. Raoul PLUS, S. I.